

1

Le soleil d'août faisait vibrer les ocres des palais génois endormis et l'eau dans le port renvoyait le reflet du ciel comme un miroir. L'attente était interminable. Mille cinq cents personnes devaient monter à bord cet après-midi et rejoindre la première tournée matinale déjà absorbée par l'insatiable gueule du géant des mers.

Trois mille passagers se préparaient à une croisière de rêve sur le *Mediterranea Sumptuosa*. J'en faisais partie. Une croisière merveilleuse sur le Sumptuosa, ça ne se refuse pas. Maman et Claudia avaient tout organisé avec leur efficacité coutumière et, pour une fois, ensemble. Josefa – ma mère, je l'appelle souvent par son prénom – tenait à ce que notre voyage soit pris en charge depuis Banyuls-sur-Mer parce que nous voyagions avec quelques membres de la famille. Elle le voulait ainsi. Rien ne lui résiste. Claudia avait décidé de nous rejoindre à Gènes. Nous avons quitté la Catalogne voici plus de sept heures en compagnie d'un groupe

de Banyulencs. J'étais fatiguée, courbatue de tant d'immobilité. Claudia nous a rejoints alors que les voyageurs piétinaient à l'intérieur du terminal. J'étais allée m'asseoir sur un banc un peu plus loin, à l'ombre. Ma mère m'a toujours épargné toutes les corvées. Je la regardais, belle et droite dans sa soixantaine avenante et je me demandais comment elle avait pu avoir une fille au cœur fragile. C'était ainsi. Alors que je laissais Josefa organiser ma vie, Claudia, mon amie d'enfance, empoignait la sienne et se propulsait au sommet de la réussite. Cette fois-ci, elle arrivait de Paris. Son avion s'est posé sur l'aéroport Christophe Colomb, elle a sauté dans un taxi. Il y avait quelques années que je ne l'avais pas vue. Je me consacrais localement à des tâches humanitaires peu éprouvantes, mon amie sillonnait le monde et ses affaires prenaient de l'ampleur. Elle n'avait pas changé. Son visage anguleux disait sa force et ses yeux étincelants sa détermination. Il y eut aussi une sorte de joie fugace qui lui rendit son visage d'enfant lorsqu'elle me serra dans ses bras.

– J'aime bien ta robe, dit-elle. Toute simple, mais class, comme toujours.

Puis elle se tourna vers mon fils Kevin, qui venait d'avoir dix-sept ans :

– Je te reconnais à peine, tu es devenu un homme !

Les cheveux bruns effilés de Claudia dansaient autour de son visage soigneusement maquillé. Elle se tenait droite sur ses hauts talons et la jupe courte de son tailleur laissait apercevoir ses cuisses musclées. À quarante ans, Claudia était belle, elle le savait, elle en jouissait. Ma vieille tante Maria-Teresa lui jeta un coup d'œil réprobateur. Un éclat provocant traversa les yeux sombres de mon amie. Depuis qu'elle était toute petite, elle s'opposait à la morale rigide de la vieille fille.

La foule était dense. La file d'attente avançait pas à pas jusqu'au premier guichet. Là, le groupe de Banyulencs se vit attribuer le numéro 21. Josefa en avait pris le commandement. Elle qui n'hésitait jamais à dire que notre famille est de bonne naissance, rejoignait volontiers des gens du peuple, mais « de chez nous » pour faire face à l'étranger. La progression vers le navire fut lente. Seule, ma mère conservait sa bonne humeur : elle adorait les voyages. Les gosses, Léa et Manu trépignaient d'impatience. C'était la première fois qu'ils partaient sans les parents ni les grands-parents avec seulement deux tantes pour les surveiller.

– On va passer les vingt-et-unièmes ? s'informa Léa. J'ai envie de faire pipi.

– Regarde, le groupe numéro 5 est en train de franchir le dernier contrôle, il n'y en a plus pour

longtemps, répondit Josefa avec son optimisme coutumier.

– Viens, dit Maria-Térésa. Je t’emmène aux toilettes.

Ma mère regarda sa sœur aînée s’éloigner avec l’enfant, longue silhouette sombre au bras de laquelle dansait un petit soleil. Elle ne se simplifiait pas la vie, Maria-Teresa... Quelle idée de s’encombrer de ses petits neveux ! La vieille fille avait-elle des désirs maternels à combler ?

Il fallut presque trois heures pour passer sous les derniers portiques, être soumis aux ultimes rayons de machines à détection en tout genre, montrer billets de traversée, passeports, pattes blanches et enfin accéder à la passerelle.

L’arrivée sur le *Mediterranea Sumptuosa* commença par une photo censée faire oublier la fatigue du voyage. Clic-clac, à tour de rôle les passagers se transformaient en commandants de bord, tenant une barre de pacotille pendant que la photographe immortalisait l’instant. Toute la famille y est passée sauf Kevin qui a refusé tout net la casquette et le cliché. À dix-sept ans, il trouvait cette cérémonie ringarde et ne s’est pas privé de le dire. Mon fils ressemblait à ma mère. Ils étaient très complices. Léa et Manu, eux, se donnaient à cœur joie de tirer le cordon de la cloche qui sonnait à côté de la

barre fermement maintenue par une Maria-Térésa transfigurée. Chacun arborait son plus beau sourire malgré les heures de route, les longues attentes, les queues interminables, le brouhaha. À la limite de l'épuisement et au comble du ravissement, les passagers s'égayèrent enfin sur le pont 9. Accoudée au bastingage, je contemplais Gênes qui s'éveillait de sa sieste et s'animait dans la fraîcheur de cette fin d'après-midi. La vieille Maria-Térésa vint se poster à mes côtés. Elle n'avait d'yeux que pour la Cathédrale San Lorenzo sur la colline. Josefa admira le *Palazzo Bianco* et le *Palazzo Rosso* dont elle avait entendu parler par les marins du village, Claudia repéra la *Loggia dei Mercanti*, l'ancienne Bourse, et moi, je voyais dans l'architecture harmonieuse de la ville une trace apparente de la guerre fratricide qui opposa au XIV^e siècle les patriciens aux plébéiens, les guelfes aux gibelins. Mon psy disait que j'avais le tempérament dépressif, que je devais me pousser à agir, à bouger, à faire quelque chose. Je n'étais pas inactive. Je préférais me laisser conduire. Josefa, puis d'autres avaient toujours tout organisé pour moi. Je me laissais flotter, c'était reposant. Toutefois la croisière s'annonçait mouvementée.

Neuf Banyulencs en famille ou entre amis se retrouvaient pour dix jours, coincés sur un bateau, aussi luxueux fût-il, voguant à la découverte de

Merveilles antiques. Chacun projetait son propre regard, ses craintes, ses attentes sur le groupe. Vus d'ensemble, huit d'entre eux formaient une communauté charmante, bien qu'hétéroclite, un peu resserrée sur elle-même dans l'approche de l'inconnu. Moi, j'étais légèrement à l'écart, comme d'habitude. J'avais le sentiment qu'un drame se nouait. Des signes que j'étais seule à percevoir m'annonçaient que la mort rôdait. J'essayais de n'y prêter aucune attention. Je me savais capable de plonger dans des rêveries morbides. Josefa était très attentive. « *Ton cœur a besoin d'être irrigué* », disait-elle dans son jargon médicoaffectif dès qu'elle me voyait pâlir. Elle me frottait le dos, me serrait dans ses bras et sa chaleur m'apaisait, me faisait remonter en surface.

Une fois à bord, tout se présenta pour le mieux. L'espace *Aphrodite* réservé à la famille Puig-Sangerma et à ses amis offrait de somptueuses cabines panoramiques. Claudia et moi avions deux suites parmi les plus convoitées du navire. C'était le cadeau d'anniversaire que nous nous offrions mutuellement pour nos quarante ans. Claudia y tenait.

Nous avons abandonné la petite troupe pour nous plonger dans notre logis respectif digne des plus fastueux décors de Bollywood. Franchie l'arcade d'entrée fermée par de précieuses tentures, j'ai

pénétré dans une profusion de tons ors et rouges, de soieries et de brocarts : luxe et kitch oriental. Une immense baie vitrée filtrait la transparence irisée du ciel méditerranéen et ouvrait sur un balcon suspendu entre ciel et mer. Un lieu sûrement idéal pour un tête-à-tête amoureux, mais j'étais seule.

Tout ce luxe me laissait indifférente. Le miroir me renvoyait l'image d'une femme éthérée, songeuse et mélancolique avec, dans le fond de l'œil, comme une vague de tristesse. Avec mes cheveux blonds vénitiens légèrement ondulés qui tombaient sur mes épaules, mes yeux clairs, ma carnation diaphane et ma silhouette à la Botticelli, j'étais si différente de Claudia ! Mon amie me trouvait pleine de charme. Elle disait que je n'avais qu'à battre d'un cil pour que le monde soit à mes pieds. Elle exagérait. Cependant, il y avait quelque chose de vrai dans ses dires. Depuis ma naissance, il y avait toujours eu quelqu'un pour prendre soin de moi. Les miroirs judicieusement disposés répercutaient à l'infini ma fragilité.

Dans la cabine voisine, Claudia consulta son agenda et passa quelques coups de fil avant de se livrer au repos. Ni le faste de ses appartements, ni les anniversaires, ni la présence de sa meilleure amie ne lui feraient oublier l'empire financier qu'elle avait créé. Ses collaborateurs disaient de leur P.D.G.

Claudia Vicente qu'elle était une « tueuse » et c'était un compliment. Elle a acquis cette réputation dès ses années d'université à Cambridge. Il lui a toujours fallu la première place et elle l'a toujours obtenue, sans l'aide de quiconque, quel qu'en soit le prix. Elle a su s'entourer et tirer de ses employés le meilleur d'eux-mêmes.

C'était la première fois depuis longtemps qu'elle prenait dix jours de détente et cette coupure la mettait à mon niveau de femme oisive. Claudia était issue d'une famille de pêcheurs et de vigneron. Tout en étant respectés à Banyuls, les Vicente étaient des gens modestes. Claudia s'est élevée au-dessus de sa condition par son intelligence et son immense force de caractère. Depuis qu'elle en avait les moyens, elle voyageait et aimait explorer de nouveaux lieux de séjour. Aujourd'hui, elle savait apprécier le moindre détail de l'architecture et de la décoration orientale de sa suite. Elle avait fait du chemin depuis la maison du Cap d'Osne aux murs chaulés à l'extérieur et tapissés, dans le séjour, d'un papier fleuri. Elle caressait la texture raffinée des tentures de soie et celle des bois exotiques. Son regard d'expert estimait chaque meuble, chaque matériau rare, chaque éclairage savamment tamisé. Quand elle ne travaillait pas, Claudia apprenait, s'appropriait.

Après cet examen minutieux, elle s'enfonça dans un canapé douillet et ferma les yeux quelques

instants. Pour se délasser, elle se prépara un bain aux essences parfumées dans la baignoire en forme de coquille Saint-Jacques en marbre bleu ourlé d'un liseré d'or.

Au sortir du bain, elle s'allongea voluptueusement sur le grand lit à baldaquin, présage de nuits enchanteresses. Car Claudia, bien différente de moi, n'envisageait sa solitude que traversée par de nombreux amants.

De son côté, Josefa pénétra dans sa cabine, flanquée de son petit-fils Kevin. Entre eux, malgré l'écart de générations, la complicité était évidente.

– Ouah ! dit Kevin en déposant le sac de sa grand-mère sur l'épaisse moquette. C'est kitch ! C'est trop top !

– Attend de voir la suite qu'occupe ta mère !

– Et moi, je dors où ?

– Tu es mon voisin, cher petit.

– J'aurais un grand lit aussi ?

Josefa le fixa de ses yeux malicieux sans répondre.

Femme de tradition et de modernité à la fois, elle était dotée d'un dynamisme et d'un entrain communicatifs. Pour Kevin, qui avait perdu son père alors qu'il n'avait que dix ans, c'était une mamie, une alliée, une grande sœur, une confidente, un repère solide et une source de connivence inté-

ressante. En bonne Catalane, elle avait le souci des traditions qu'elle respectait et faisait connaître à son entourage. Elle savait en faire une subtile promotion auprès des étrangers. Issue d'une famille bourgeoise, elle avait fréquenté le collège et le lycée et tirait sa philosophie du *Candide* de Voltaire qu'elle interprétait de façon toute personnelle : c'était une amoureuse des belles demeures et une grande amatrice de jardins. Elle avait travaillé aux côtés de son époux Henri au commerce des vins. Elle avait largement contribué à la prospérité du domaine. Grâce à elle, Le *Clos Madeloc* fut connu jusqu'en Australie. Pour accompagner sa fille en voyage, Josefa avait laissé Henri à ses affaires et était partie en croisière.

Josefa aurait pu être une femme complètement épanouie si une rumeur persistante n'était venue assombrir son image dans le village. Depuis des années, le bruit courait, surtout dans l'arrière-pays, qu'elle aurait un lien de parenté avec la famille du « Mas sanglant ».

Nous sommes au milieu du XIX^e siècle dans un vieux mas proche de la frontière espagnole, une habitation très isolée du centre du village banyulenc. Un couple machiavélique accueille les visiteurs qui veulent gagner l'Espagne. Il leur propose gîte et couvert et les met en confiance. Pendant leur sommeil ou sur le chemin du départ, le mari armé d'un fusil les tue. Mais il faut faire disparaître les corps

pour ne pas éveiller les soupçons des autres habitants des mas alentour. Le four à pain est l'instrument idéal pour cette sombre exécution. Les corps se consomment et il ne reste d'eux que quelques os noircis et des cendres ! Le couple démoniaque recueille les fruits de cette horrible besogne : argent, bijoux, affaires de voyage de leurs malheureux propriétaires. Mais un jour, c'est le fils d'un Consul qui sera froidement exécuté au col de Banyuls et incinéré dans le four à pain. Ayant peur que les recherches aboutissent jusqu'à eux, le couple cesse ses activités meurtrières. Le mari mourra quelques années plus tard et son épouse perdra la raison. C'est alors que la légende du « Mas sanglant » va naître, suite aux paroles étranges et à une véritable obsession de confession de cette dernière.

– Seigneur, pardonnez-moi ! Ce n'est pas moi, c'est mon mari qui l'a fait !

De génération en génération, dans les mas de l'arrière-pays, cette histoire macabre s'est transmise lors des veillées d'hiver.

Josefa a toujours réfuté ce qu'elle appelle de vilains ragots, une sordide histoire de terres. Par contre, Maria-Teresa croit en ce lien familial et continue à penser qu'un jour les descendants du « Mas sanglant » seront frappés par la main divine.